

Ya'qûb revisité ou les enjeux des relectures nationales

Iman Farag



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/762>

DOI : [10.4000/ema.762](https://doi.org/10.4000/ema.762)

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1999

Pagination : 171-179

ISBN : 2-87027-773-3

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Iman Farag, « Ya'qûb revisité ou les enjeux des relectures nationales », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 1 | 1999, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.762>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Ya'qûb revisité ou les enjeux des relectures nationales

Iman Farag

- 1 En marge de l'expédition de Bonaparte vue d'Égypte, on a choisi de présenter et de traduire de l'arabe le très controversé ouvrage de Shafiq Ghurbâl, *Le général Ya'qûb, le chevalier Lascaris et le projet d'indépendance de l'Égypte en 1801*, opuscule d'une cinquantaine de pages, publié en Égypte en 1932. Tant les relectures nationales dont il a fait l'objet que la stature de son auteur justifient un retour sur ce texte.
- 2 À la fin de ses études à la section littéraire de l'École normale sultaniennne en 1915, Shafiq Ghurbâl (1894-1961), doyen de l'historiographie égyptienne, bénéficie d'une mission d'études en Grande-Bretagne. Comme nombre de ses collègues de la même génération, issus de cette même institution, Ghurbâl part en principe pour se spécialiser dans l'enseignement d'une science, en l'occurrence l'histoire. Il en revient historien. La génération à laquelle il appartient correspond à une fondation – celle de l'université d'État (1925) – qui donne son sens à la profession d'universitaire et à la spécialisation disciplinaire. Après l'obtention de son *Bachelor of Arts* à Liverpool, Ghurbâl décroche, en 1924, un Master à l'Université de Londres. Pour la postérité, Ghurbâl restera l'élève d'Arnold Toynbee. Lorsqu'il retourne en Égypte, il enseigne dans son institution d'origine jusqu'en 1929. Alors que se prépare la fermeture de ce qui était devenu, depuis 1922, une École normale supérieure – et à laquelle se substitue l'Institut de pédagogie en 1929 – Ghurbâl est nommé à la faculté des lettres de l'université Fu'âd Ier. Il succède au britannique Grant comme professeur et est élu doyen pour un court moment, entre 1939 et 1940. « Ennemi du Wafd, concurrent du grand Taha Husayn et entretenant de bonnes relations avec le Palais et les Britanniques »¹, selon la description qu'en fait un de ses élèves, Ghurbâl a tout pour déplaire. C'est pourtant lui qui « arrache l'historiographie des mains de la monarchie et des auteurs étrangers qu'elle commanditait, pour la rapatrier à l'Université »². Les deux propos peuvent tenir ensemble. Cela dit, dans *Les cent ouvrages les plus importants dans l'histoire de l'Égypte moderne*, publication commémorative prestigieuse qui avait retenu

de Ghurbâl son ouvrage intitulé *Muhammad 'Alî*, on ne trouve pas, dans la bibliographie de l'auteur, son ouvrage sur le général Ya'qûb...³

- 3 Référence incontournable dans toute évocation de « l'école historique égyptienne », le nom de Ghurbâl est associé à la formation des disciples, aux écrits et à la fondation « institutionnelle » de la discipline, qui rencontrait celle de l'université d'État. Au-delà pourtant, qu'a-t-il pu transmettre ? Cette question, il ne semble pas qu'elle ait reçu beaucoup de réponses jusqu'ici. Est-ce d'une identification à l'Ancien régime, pire, aux ennemis de la majorité nationaliste, qu'on se méfierait ? Est-ce encore d'une certaine « philosophie de l'histoire » assumée par Ghurbâl qui n'aurait plus court sous cette forme-là, du moins dans la pratique professionnelle ? « Ce qui se serait passé si » est, comme on le verra par la suite, un exercice qu'il pratique allègrement dans plusieurs de ses écrits. D'aucuns ont pu relever que certains de ses textes – ce n'est pas le cas de ce qui suit – n'avaient pas de références. Si Ghurbâl, comme Pausanias, ne citait pas ses sources, c'est peut-être qu'il avançait des considérations de son cru. La « note infrapaginale » est ici signe de reconnaissance « académique ». Et son absence ? Autant de considérations provisoires qu'il faudra revisiter, puisque les historiens égyptiens ont entamé depuis quelque temps un travail de réflexion sur ce dont ils sont les héritiers⁴.
- 4 L'ouvrage dont il est question ici est contesté de par son sujet même, puisqu'il porte sur le mu'allim⁵ Ya'qûb (1745-1801), nommé général par les Français, pour lesquels il avait pris fait et cause contre son pays. Non content de servir l'administration française, comme nombre de notables d'ailleurs, Ya'qûb était allé jusqu'à diriger une légion copte au sein de l'armée française et, à la fin de l'expédition, avait décidé de partir avec les Français. L'histoire que raconte ce texte est celle, brève, qui se déroule sur le vaisseau La Pallas à bord duquel il mourrut. Sur ce même vaisseau avait embarqué le chevalier Lascaris, soldat de Napoléon et c'est à ces quelques jours que la postérité doit une série de manuscrits connus sous le nom de *Projet d'indépendance de l'Égypte en 1801*.
- 5 Était-ce contre son pays que s'engageait Ya'qûb ou contre l'autorité mamelouke-ottomane à laquelle il était soumis ? Cette question en cache une autre qui, elle, porte sur ce pays que Ya'qûb choisit de quitter avec les Français : est-ce par loyauté envers les anciens gouvernants ou pour exprimer un ras-le-bol contre les mesures infligées par les Français que certains de ses habitants se font massacrer dans les deux révoltes du Caire ? Les positions versatiles des notables sont tout autant complexes, qui amènent certains à pactiser pendant qu'un Sulaymân al-Halabî assassine Kléber et qu'un Muhammad Kurayyim est condamné à mort par les Français pour avoir trahi leur confiance au profit des Mamelouks, ceux-là mêmes contre lesquels Ya'qûb fait la guerre. Les choix de Ya'qûb le copte, mais plus encore le choix de lecture de Ghurbâl, qui semble partager la haine de son héros pour les princes mamelouks qui gouvernent l'Égypte sous couvert du sultan ottoman, sont une voie d'accès – ce n'est pas la seule et c'est peut-être même la plus étroite – à ces questions.
- 6 Traître ou, *a contrario*, précurseur intuitif du nationalisme égyptien ? Ce catalogage des successeurs, peu subtil du reste, ne saurait occulter en Ya'qûb ce trait distinctif pour l'époque et qui, selon Ghurbâl, devait lui faire préférer tous les jougs à celui qui régnait en Égypte. Sachant cela, on peut comprendre la portée des questions que soulève l'opuscule de Ghurbâl qui ne s'interdit pas un recours intensif et complaisant à ces passages de Gabartî⁶ – sur lesquels la postérité sera pour un temps plus discrète – qui mettent en scène une population cairote segmentée entre musulmans et chrétiens, traversée par des tensions que l'expédition va, semble-t-il, exacerber. À sa manière

pourtant, Ghurbâl alimente et argumente le *topos* sur l'unité nationale des musulmans et des chrétiens. Si les tensions qui les opposent en même temps qu'elles les rassemblent sont un fait, reste que c'est par un incident de l'histoire que la première légion, « indigène » pourrait-on dire, se trouve être copte. Elle est égyptienne.

- 7 Mais la « copticité » n'explique pas intégralement un Ya'qûb, dissident au sein même de sa communauté/corporation des mu'allimîn coptes. « L'histoire vraie » selon Ghurbâl consiste à restituer le jeu des intérêts et des positions des forces en présence en Égypte entre 1798 et 1801, recourant à un lexique s'interdisant tout usage « d'un vocabulaire issu du XIX^e siècle européen », lire national. Tout un programme... dirigé contre l'anachronisme, si l'on peut dire. Ghurbâl l'a-t-il mené jusqu'au bout ? Dans ce qui est une quête au plus lointain de la genèse d'une « question égyptienne » – mais question pour qui ? – le chemin est semé d'embûches. La première est bien celle dans laquelle on tombe en cherchant à identifier un point de départ et en faisant de Ya'qûb et de sa « prise de conscience » ce point de départ.
- 8 Dans le texte présenté ici, l'essentiel de la pensée de Ghurbâl semble résider dans les paragraphes où il entreprend d'analyser en toute « neutralité axiomatique » les figures de 'Umar Makram⁷ et de Ya'qûb comme deux « systèmes d'action », référant aux intérêts bien compris de ces hommes politiques, à leur « bagage cognitif » et leur imaginaire politique, si on peut dire, puisque l'enjeu est, du point de vue de Ghurbâl, la compétence – même approximative et mitigée – à penser une Égypte indépendante. Compétence que seul un Ya'qûb aurait eue.
- 9 Il y est aussi question de la voie d'accès choisie par Ghurbâl qui, pour introduire à Ya'qûb, feint de s'interroger – question honnie entre toutes par les historiens – sur « ce qui se serait passé si ... ». Si l'expédition avait évolué en « colonisation moderne »... Pour répondre à cette question, Ghurbâl prétend livrer ce qu'il connaît des intentions des Français. Très vite pourtant, on passe à un exercice libre et l'Égypte des Français partage pour une part et pour un moment (seulement) ce qu'aura été l'Égypte de Muhammad 'Alî. Cette « raison coloniale », Ghurbâl ne nous dit pas si elle est extensible à l'Égypte des Britanniques. Tenté de lui faire dire ce qu'il n'a pas écrit, le sociologue pourrait l'interroger : n'y aurait-il donc que des « techniques de pouvoir » ? Sa réponse : « ... les projets des gouvernements ne sont pas tirés des livres, pas plus qu'ils ne sont le produit de la pensée. Ils ne sont (...) que ce que dicte la réalité géographique et ce que répète l'histoire à travers ses différents cycles ». Il semble que pour l'élève de Toynbee – mais cette filiation intellectuelle reste à démontrer – il s'agisse moins de continuité que de répétition des cycles. Répétition qui, d'une certaine manière, rend compte de ce qui, aux yeux de Ghurbâl, caractérise non seulement les gouvernants de l'Égypte, mais aussi la populace (*âmma*). Il ne faut voir dans cette appellation aucun jugement de valeur. Pour Ghurbâl l'historien, qui en cela n'est pas loin d'épouser le regard du chroniqueur Gabartî, c'est bien d'une « masse » qu'il s'agit, qui fait sentir son existence par des irruptions violentes, mues par des colères immédiates, liées aux conditions de vie quotidienne, mais elle ne laisse ses marques sur l'histoire que du jour où elle devient Peuple (et encore). En cela, Ghurbâl ne dépareille en rien de successeurs qui entre nationalisme et modernisme, deux paradigmes qui s'emboîtent aisément⁸ perçoivent le « choc civilisationnel » de l'expédition comme le moment fondateur du procès de modernisation de l'Égypte, l'avant étant un « cas de développement historique arrêté », que seule une intervention étrangère était en mesure de débloquent.

- 10 L'inconvénient est que la répétition des cycles « n'explique » pas Ya'qûb, et pour toute causalité, on en revient là, à l'homme tout à la fois providentiel et prédisposé. D'aucuns ont fait allusion à une inspiration à la Carlyle. On pourra se demander, d'ailleurs, en quoi le premier mouvement de l'opuscule – plutôt analytique –, introduit au vif du sujet, écrit sur un mode romancé. En quoi est-ce que l'interrogation sur un destin autre de l'expédition introduit à un questionnement sur Ya'qûb ? Loin de Ghurbâl l'idée de suggérer que Ya'qûb s'interrogeait lui aussi sur ce qui ce serait passé si. Sur ce point, il a été plus prudent que d'autres. Le détour par ce qu'aurait pu être l'expédition c'est son choix d'écriture, qui n'a rien d'obligé. Ghurbâl ne serait-il plus en « odeur de scientificité », et si oui, est-ce précisément pour ses choix d'écriture ?
- 11 Formulée dans les années trente, la question sur ce qu'aurait été une colonisation française durable ne semble pas avoir été reprise par beaucoup. Ya'qûb lui, sera revisité. Notamment par le philosophe Louis 'Awad et c'est alors, semble-t-il, que l'épisode devient une « affaire Ya'qûb ». Dans une lecture basée sur les mêmes matériaux, publiés pour certains par Georges Douin (*L'Égypte indépendante*, 1924), traduits intégralement en arabe par Ghurbâl – qu'on ne publie pas ici⁹ – et retraduits à nouveau par Louis 'Awad, est mise en évidence la visée politique qui aurait poussé Ya'qûb à prendre le parti des Français. Plus, le « leader des indépendantistes » est un fin stratège, qui joue les deux puissances européennes du moment l'une contre l'autre. Pour Louis 'Awad, comme pour Ghurbâl, il s'agit moins de remettre en cause l'idée d'une Égypte qui reste indiscutablement « éternelle » que de cerner au plus près le moment où elle se découvre en tant que telle et ceux, ou celui, à qui revient la primeur de cette découverte.
- 12 Là aussi, le retour à Ya'qûb est placé sous le signe de la chasse à l'anachronisme ; à chaque temps ses catégories, écrit en substance Louis 'Awad. En ces temps-là, les hommes pouvaient s'enflammer pour des causes qui ne correspondent pas à nos découpages modernes ou encore, à nos conceptions – étriquées – de ce que doit être la loyauté politique première (les théoriciens de la mondialisation y retrouveraient leurs petits). Ya'qûb, général de la légion copte, est ainsi mis en parallèle avec le polonais Sulkowski, engagé dans l'armée de Napoléon par amour pour les principes de la Révolution ; ou a contrario, Phélippeaux, membre de la noblesse, qui à Saint-Jean-d'Acre, et par haine pour ces mêmes principes, combat les siens aux côtés du commodore anglais, Sydney Smith, et d'al-Jazzâr. La conviction, c'est après tout ce qu'il y a de plus partagé entre les deux figures inverses et complémentaires de 'Umar Makram et de Ya'qûb – un parallèle que la postérité n'apprécie pas. Entendue, la cause de Ya'qûb est l'indépendance de l'Égypte. Il n'est pas tout à fait exact, écrit Louis 'Awad, de ramener les motifs de cUmar Makram à un pur sentiment religieux, comme l'ont avancé les colonisateurs au prétexte de libérer l'Égypte du joug ottoman. De même, ce n'est ni le sentiment religieux ni le délire de persécution copte qui poussait Ya'qûb à partir avec les Français, mais, même sous une forme confuse, le sentiment que l'Égypte devait être « indépendante ». Sentiment « national » ?
- 13 On se demandera comme pour Ghurbâl, si, en voulant écarter les anachronismes, Louis 'Awad n'en introduit pas d'autres dans une quête qui, là aussi, porte sur les premières occurrences et les charge de sens et d'émotion. La question vaut pour l'ensemble de son œuvre sur la pensée moderne en Égypte ; la première imprimerie, le premier Conseil des ministres, la première Assemblée, la première Constitution, la première République, celle de Humâm, le premier radical socialiste Tahtâwî, la première

libération des femmes en 1800, etc. Le premier « égyptien pour soi » ? Que, dans l'histoire qu'on lira, le deuxième larron, le chevalier Lascaris, traducteur à ses heures, ait rajouté son grain de sel, et fait dire à Ya'qûb des idées de son cru, est une hypothèse écartée par 'Awad. Mieux, ce que l'on sait de l'originalité de Lascaris, un homme plongé dans ses rêveries, et de l'opiniâtreté de Ya'qûb, un homme d'action, amène d'autant mieux à croire que c'est bien de Ya'qûb et de lui seul que procède le « projet d'indépendance de l'Égypte »¹⁰.

- 14 De la trace laissée par Ghurbâl, Louis 'Awad écrira : « J'ai beaucoup appris de son opuscule et en dévoiler les idées m'a attiré beaucoup d'ennuis (...). L'histoire ne pardonnera jamais aux forces réactionnaires arabes de s'être inclinées devant le monument de Ya'qûb érigé par Ghurbâl, puis de s'en être pris à moi, qui ne faisais que reprendre ses opinions »¹¹.
- 15 Même « rapporter » Ghurbâl, rendait le rapporteur plus que complice : cela, Louis 'Awad ne pouvait l'ignorer. Il faut croire pourtant que la reprise n'était pas strictement à l'identique. Louis 'Awad est beaucoup plus affirmatif sur ce qu'aurait été la pensée profonde d'un Ya'qûb, qu'un Ghurbâl interrogatif. Moins réservé aussi sur l'emploi du vocabulaire des protagonistes – les indépendantistes, la délégation égyptienne – dont Ghurbâl faisait état sans toujours le reprendre à son compte.
- 16 C'est d'ailleurs moins à Ya'qûb qu'à Louis 'Awad que s'en prend l'historien Ahmad al-Sâwî, dans son ouvrage publié en 1986. Signe des marques que laisse le temps de l'écriture, dans le titre de cet ouvrage, le « général » est redevenu *mu'allim*¹². Là aussi, l'auteur a choisi son entrée en matière, non pas le destin de l'expédition comme chez Ghurbâl, mais les rapports entre musulmans et coptes. Sâwî s'est muni de « précautions » dont Ghurbâl n'avait pas fait cas : en introduction comme en conclusion, on trouve l'affirmation d'une unité nationale des Égyptiens à travers l'histoire que l'intérêt du chercheur pour Ya'qûb, personnage ambigu, ne saurait venir remettre en question. Ce dernier est à situer dans le contexte de sa communauté/corporation. Entre intérêts partagés et sentiment religieux, l'élite de notables coptes, économiquement privilégiée, travaille pour le compte de tous les gouverneurs d'Égypte, qu'ils soient Mamelouks ou Français. Mais cette situation paradoxale ne saurait être confondue avec la quête d'intérêt que poursuit Ya'qûb et dont certains Mamelouks, tout musulmans qu'ils fussent, sont le parfait exemple. C'est d'ailleurs pour trouver un pendant à Ya'qûb le copte que l'ouvrage s'achève avec un chapitre sur le Mamelouk collaborateur – Murâd. Il faut lire cela comme une réponse aux équivalences esquissées entre 'Umar Makram et Ya'qûb. Pour collaborateur qu'il soit, ce dernier n'était pas un « traître » dans le sens contemporain du mot, et selon les critères de ce qui n'était pas encore le sentiment national purement égyptien mais un attachement ancestral à la patrie-territoire, combiné à l'appartenance plus large au *dâr al-islâm*¹³. Absent pour l'heure, on ne voit pas pourquoi un tel sentiment se serait exclusivement développé chez un Ya'qûb qualifié de « dissident » qui rejette l'ordre établi. Dissidence qui, là, est mue par des motifs pour le moins peu honorables.
- 17 Sâwî fonde sa lecture sur deux arguments : d'un côté, la légion copte qui, loin d'être une initiative indigène, est une invention purement française, et qui rencontre les ambitions guerrières de Ya'qûb, son fanatisme étriqué et ses intérêts personnels. Pas de quoi en faire un héros, « dans la lignée de Muhammad 'Alî et Nasser », comme l'écrit Louis 'Awad. De l'autre, « la pièce de théâtre maritime », que seuls les historiographes ont *a posteriori* qualifiée de « projet d'indépendance de l'Égypte ». Dans ce « projet »,

tout procéderait de l'imagination fertile d'un Lascaris et rien ne prouve qu'il ait uniquement tenté d'exprimer par ses propres mots ce qu'aurait été le sentiment national confus d'un Ya'qûb. Parée de vertu par Ghurbâl, la dissidence de Ya'qûb est ici ramenée à la quête de l'intérêt privé, et plus encore, située face au consensus de la population égyptienne et de la majorité de ses notables contre les occupants de l'heure : consensus qui ne peut être que « juste », doublement fondé en raison et en morale¹⁴.

- 18 Peut-être faut-il signaler, pour finir, comment les auteurs que nous venons d'évoquer ont fait parler les « archives ». En 1924, le « montage » du *Projet d'indépendance de l'Égypte* par Georges Douin s'effectue sur la base de deux manuscrits, auxquels deux autres, publiés par Auriant, viennent s'ajouter la même année. Dans son opuscule de 1932, Ghurbâl traduit vers l'arabe l'intégralité des quatre manuscrits, alors que dans son *Histoire de la pensée moderne*, Louis 'Awad ne publie que deux de ces manuscrits, en les traduisant à nouveau vers l'arabe. Par ailleurs, ce qui chez Douin était les « conférences politiques », tenues à bord du vaisseau *La Pallas*, et qui chez Ghurbâl était des « discussions » (*ahâdîth*), est devenu pour Louis 'Awad des « pourparlers » (*muhâdathât*). Ce dernier ne fait d'ailleurs pas allusion aux deux autres pièces d'archives, postérieures à la mort de Ya'qûb et qui supposeraient ainsi qu'il n'était pas au cœur du « projet d'indépendance ». L'ensemble est intégralement publié et amendé par Sâwî également, mais à ces documents sont venus s'adjoindre quatre autres (huit en tout). Notamment, ce requiem bilingue, commandité par Ya'qûb lors de la mort de son ami cher entre tous, Desaix, à la bataille de Marengo. De quoi suggérer qu'un dossier n'est jamais clos.
- 19 Dans ce qui suit, le lecteur familier de l'Égypte, retrouvera un récit attendu pour partie. Écrivain en 1932, Ghurbâl s'était, pour le moins, largement inspiré de son contemporain Douin (1924), et depuis, le couple Ya'qûb-Lascaris a été plus d'une fois revisité. L'épisode intempestif qu'on aurait pu imaginer voué à l'oubli est devenu épisode témoin. Situées dans leur présent respectif, ce qui ne veut pas dire qu'elles se désintéressaient de la « vérité de l'histoire », les relectures, différentes mais toutes aussi nationalistes, ont à chaque fois esquissé des débuts de réponse à ce qui reste une même question et qui n'a de cesse de se répéter : de l'unité nationale à la citoyenneté nationale, laquelle des deux est au fondement de l'autre ? En ce sens, les « écritures » sont certes différentes. Mais on peut en retenir également ce qui fait leur unité, et il s'agirait là d'une même « lecture », nationale.
- 20 Reste enfin Ghurbâl : contrairement à nombre de ses successeurs, le doyen de l'historiographie nationale est un « auteur » à part entière. À ce point personnelle, il ne semble pas que l'écriture historiographique l'ait souvent été par la suite. La liberté de l'écriture est sans doute pour partie celle d'une réflexion – chez Ghurbâl, les « faits » de l'histoire ne vont pas sans leur « intellection » – mais c'est peut-être aussi le privilège des fondateurs. Fondateurs dont il est toujours difficile de savoir de qui ils héritent et privilège qui se retourne quelquefois contre eux.

NOTES

1. Louis 'Awad, *Awrâq al-'umr, sanawât al-takwîn* (Pages de vie, les années formatrices), Le Caire, Madbouli, 1990, p. 597.
 2. 'Abd al-Mun'im al-Gâmi'i, *Ittijâhât al-kitâba al-târikhiyya fi târîkh Misr al-hadîth wa-l-mu'âsir* (Tendances de l'historiographie, histoire moderne et contemporaine de l'Égypte), Le Caire, Dâr al-'Ayn, 1992, p. 160.
 3. Yûnân Labîb Rizq, « Muhammad 'Alî al-kabîr », *Mawsû'at 'asr al-tanwîr, ahammû mâ'at kitâb* (Encyclopédie des Lumières, les cent ouvrages les plus importants en Égypte), Le Caire, al-Hilâl, vol. I., p. 221-224.
 4. Voir à ce sujet Ahmad 'Abdallah (sous la direction de), *Târîkh Misr bayna al-manhaj al-'ilmî wa-l-sirâ' al-hizbî* (L'histoire de l'Égypte entre méthode scientifique et luttes partisans), Le Caire, Dâr Shuhdî, 1988. Muhammad 'Afifî (sous la direction de), *Al-madrasa al-târikhiyya al-misriyya* (L'école historique égyptienne), Le Caire, Cedej/Dâr al-shurûq, 1998.
 5. Titre donné aux membres de certaines corporations des métiers de la finance, appartenant généralement à des minorités confessionnelles.
 6. Gabartî (m. 1825), historien, grand cheikh d'al-Azhar, chroniqueur de l'expédition, auteur, entre autres, de *'Agâ'ib al-âthar fi-l-tarâgim wa-l-akhbâr* et *Mazhar al-taqdîs bi dhahâb dawlat al-faransîs*.
 7. Syndic des descendants du prophète (*naqîb al-ashrâf*) et leader populaire de la résistance à l'expédition, 'Umar Maqram (m. 1811) joua un rôle important lors de la prise de pouvoir de Muhammad 'Alî.
 8. Cf. l'entretien conduit par R. al-Khûlî et 'A. 'Îsâ auprès d'historiens égyptiens dans cette livraison.
 9. L'opuscule de Ghurbâl comprend en effet dans ses annexes quatre documents dont le détail figure dans la note 35 de notre traduction.
 10. Louis 'Awad, *Târîkh al-fikr al-misrî al-hadîth* (Histoire de la pensée moderne en Égypte, Le Caire, Madbouli, 4e édition, 1987, volume I de l'expédition à l'ère d'Ismâcîl), p. 149-172.
 11. 'Awad, *Pages de vie*, *op. cit.*, p. 598.
 12. Ahmad al-Sâwî, *Al-mu'allim Ya'qûb bayna al-ustûra wal-wâqi'* (Ya'qûb, entre légende et réalité), Le Caire, Dâr al-fikr, 1986.
 13. Dâr al-islâm : « La terre d'islam », terme employé pour désigner les territoires soumis à la domination de l'islam, par opposition à dâr al-harb, « le domaine de la guerre ».
 14. A. al-Sâwî, *op. cit.*
-

INDEX

Mots-clés : histoire, historiographie, expédition d'Égypte, Shafiq Ghurbâl

AUTEUR

IMAN FARAG

Cedej